

Livres

Numéro 782, janvier–février 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80023ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2016). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (782), 45–48.

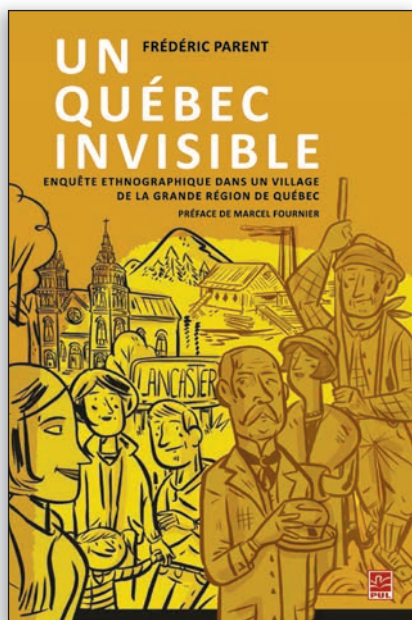
Un Québec invisible

Enquête ethnographique dans un village de la grande région de Québec

FRÉDÉRIC PARENT
PRÉFACE DE MARCEL FOURNIER
Québec, PUL, 294 p.

Frédéric Parent est trop jeune pour avoir appris qu'il y a des choses qui ne se peuvent pas. Comme il ne le savait pas, il a cru que certaines choses étaient possibles et il a travaillé fort pour tenter de comprendre un mystère qui, par définition, est une vérité révélée qu'il faut croire même si on ne pourra pas la comprendre.

Voici donc qu'il s'est mis en frais de comprendre le fameux «mystère de Québec», en recourant à une stratégie rarement utilisée de nos jours : l'approche ethnographique. Il a entrepris de potasser (compulsivement, on l'imagine) tout ce qui a pu s'écrire sur le village sur lequel il a jeté son dévolu – des monographies aux biographies en passant par les recensements –, mais surtout, il a pris du temps pour se mettre à l'écoute. Il a donc entrepris de sonder «les cœurs et les reins» : Quel est votre travail ? Quels ont été vos emplois antérieurs ? Lequel était le plus facile ? Le plus difficile ? Avez-vous de la famille au village ? Des amis ? À qui demandez-vous le plus souvent de l'aide ? Avez-vous un politicien préféré ? Êtes-vous croyant ? Et ainsi de suite. Il s'agissait de chercher à vraiment comprendre,



au sens premier d'«embrasser dans un ensemble».

Parent a rebaptisé son village du nom de Lancaster – un nom qu'auraient pu lui donner les Loyalistes –, pour effacer ses traces et préserver le relatif anonymat de ses informateurs, dont certains pourraient se faire pendre par leurs voisins tellement ils ont été bavards. De même, les noms du canton, des villages et des villes voisines ou de la MRC ont été (légèrement) maquillés : rien ne permet ainsi une identification accidentelle ou trop facile, mais rien n'est difficilement retraçable avec un peu de motivation. C'est d'ailleurs amusant de suivre le jeu de piste pour aboutir à la réponse.

Ce village de la région de Québec n'est pas sur le bord du fleuve. Il n'a été

«ouvert à la colonisation» qu'après l'échec de la rébellion des Patriotes et il a même été d'abord peuplé d'une majorité d'anglophones, dont les descendants ont (presque tous) quitté la région au début du XX^e siècle. Parent met en lumière le contrôle qu'exerce sur le conseil municipal la «population souche», ceux et celles dont les ancêtres s'étaient établis sur le territoire avant la constitution officielle de la paroisse, en 1875. Plus globalement, il décrit comment les réseaux familiaux structurent la vie de Lancaster. Ainsi, le conservatisme ambiant et le fameux mystère de Québec ne seraient qu'une forme de rejet de l'État moderne et des interventions extérieures de toutes sortes qui menacent un milieu tricoté serré. L'auteur ne m'a pas convaincu sur ce point, mais ce n'est pas important : le dévoilement de ce mystère, en fait, n'est vraiment pas au centre de l'ouvrage. L'essentiel est ailleurs, dans ce lent et minutieux dévoilement (d'une partie) des relations sociales.

Ce livre fait penser à *La fin du village. Une histoire française* de Jean-Pierre Le Goff (Gallimard, 2012). Le Goff n'est pas un ethnographe patenté mais un (vieux) sociologue du travail qui a passé tous ses étés dans le même village provençal, puis des séjours plus longs. Il y décrit l'envahissement progressif de ce village traditionnel devenu en quelque sorte une banlieue éloignée d'Aix-en-Provence. Lancaster n'est pas dans l'orbite d'une grande ville et son destin est tout autre. En outre, Le Goff a beaucoup plus d'expérience comme chercheur que

TOME II - BIOGRAPHIE DE FERNAND DAOUST

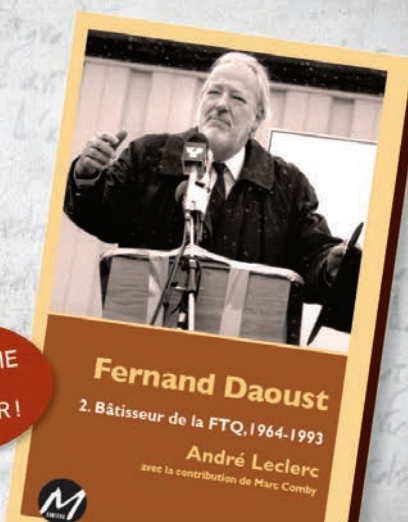
BÂTISSEUR DE LA FTQ 1964-1993

Grand syndicaliste québécois, Fernand Daoust a réalisé dans l'ombre un patient et efficace travail de bâtisseur. Tout au long de son mandat à la direction de la FTQ, il a été le champion de la reconnaissance du français comme langue de travail et un artisan d'une centrale progressiste et nationaliste.

À DÉCOUVRIR !

Également disponible chez M Éditeur : Fernand Daoust jeune militant syndical, nationaliste et socialiste. Tome I – 1926-1964

EN LIBRAIRIE
DÈS LA
MI-FÉVRIER !



Parent et une plus grande maîtrise de son écriture ; mais il ne pratique pas le même métier et son analyse, captivante au demeurant, en reste à un niveau assez superficiel finalement, lorsqu'on la compare au livre de Parent qui mérite vraiment le détour.

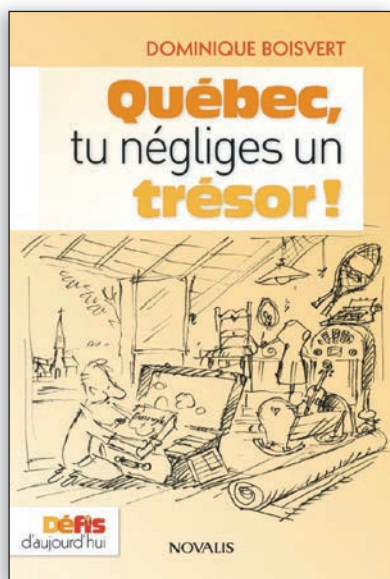
Pierre J. Hamel

Québec, tu négliges un trésor

DOMINIQUE BOISVERT

Montréal, Novalis, 2015, 111 p.

Dans ce livre, Dominique Boisvert exprime de façon éloquente ce que pensent bien des catholiques sans jamais le dire à leurs amis non-croyants : les Québécois et les Québécoises qui, réagissant contre la domination culturelle du clergé ont rejeté l'Église catholique, ont jeté le bébé avec l'eau du bain. Ils ont oublié le message de Jésus véhiculé par cette Église, l'amour, la liberté et la solidarité sans frontières, même si – et l'auteur le rappelle – elle le masquait sous d'innombrables règles morales et commandements ecclésiastiques auxquels il fallait se soumettre. Même plusieurs non croyants reconnaissent aujourd'hui – je pense, par exemple, aux personnes interviewées dans le documentaire *L'heureux naufrage* – que le rejet du catholicisme a conduit la société à un vide spirituel et à une ab-



sence de valeurs communes, laissant chacun chercher son intérêt personnel.

Boisvert montre qu'au moment de la Révolution tranquille, les valeurs sociales-démocrates prennent le dessus sur les valeurs conservatrices au sein de la société québécoise, la grande majorité de la population travaillant ensemble pour bâtir un Québec plus libre, plus égalitaire et plus juste. Mais ces valeurs communes étaient fragiles, incapables de résister à l'influence du capitalisme globalisé, favorisant l'hyper-individualisme et l'esprit de compétition. Deux ou trois décennies après la Révolution tranquille, nous dit l'auteur, la majorité de la population ne parlait déjà plus de la société comme d'un projet commun ; c'était plutôt chacun pour soi. Remarquant l'absence de valeurs communes, certains observateurs criti-

ques ont commencé à parler du vide spirituel de la société. Ainsi, pour Boisvert, la plupart des gens ne savent plus quel est le sens de leur vie ; ils ne se sentent plus guidés par des valeurs transcendantes ; ils ne connaissent que la lutte quotidienne pour gagner leur vie et réussir dans leur métier.

Boisvert ne demande pas aux Québécois et aux Québécoises de revenir à l'Église catholique. Il les invite plutôt à prêter attention au message de Jésus et à ouvrir leur cœur et leur esprit à l'amour. Une telle attitude, dit-il, aura un effet sur leur vie personnelle et sur la société. En se mettant au service des autres, on trouve le bonheur sans l'avoir cherché. Boisvert décrit de façon admirable comment l'amour et la solidarité tels qu'annoncés et pratiqués par Jésus transforment la vie humaine, lui donnent un sens et une orientation, et poussent à s'engager socialement en faveur des pauvres, des marginalisés et des méprisés. Il livre ici le témoignage d'un catholique non conformiste, prêt à suivre sa propre conscience : il parle de ce que l'Évangile signifie dans sa propre vie et décrit les engagements sociaux auxquels il s'est senti appelé, en Afrique et au Québec.

Selon l'auteur, l'Évangile se résume à l'amour. J'ajouterais que l'Évangile est aussi la lumière qui nous fait voir le monde de façon nouvelle en y discernant la présence de Dieu.

Gregory Baum

Notre dernier numéro :
Libération

Cahiers de spiritualité ignatienne
3 numéros par an

(418) 653-6353
cahiersi@centremanrese.org
www.centremanrese.org

La spiritualité en dialogue avec la culture contemporaine

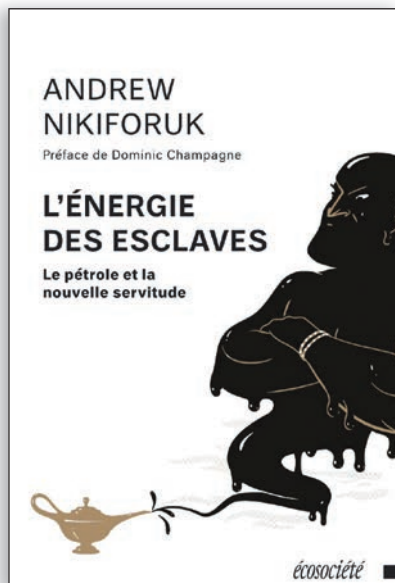
L'énergie des esclaves

Le pétrole et la nouvelle servitude

ANDREW NIKIFORUK

Montréal, Écosociété, 2015, 280 p.

Journaliste, Andrew Nikiforuk écrit sur l'industrie pétrolière et gazière pour divers magazines et journaux depuis plus de 20 ans. Après son percutant essai *Les sables bitumineux: la honte du Canada*, récipiendaire du premier prix de la Society of Environmental Journalists, l'auteur récidive en examinant en profondeur les rapports problématiques que nous entretenons avec l'énergie, en particulier avec le pétrole.



Nikiforuk s'appuie sur les travaux de certains auteurs importants pour exposer une série d'idées radicales sur l'énergie. Parmi eux, mentionnons Vaclav Smil, spécialiste en énergie de l'Université du Manitoba et auteur prolifique d'articles scientifiques portant sur l'énergie, la démographie et les ressources naturelles; le sociologue étatsunien Fred Cottrell; le chimiste et critique de «la prétendue science économique», Frederick Soddy.

De chapitre en chapitre, l'auteur expose les conséquences désastreuses du gavage collectif au pétrole, cette puissante source d'énergie dont l'abondance aura littéralement dopé la planète au cours du dernier siècle. Celle-ci s'en retrouve aujourd'hui bien mal en point: agriculture industrielle toxique, perte de diversité des espèces, mégapoles étouffantes et insoutenables, États autoritaires et corrompus. Une injection si massive de pétrole dans nos vies semble avoir mené à un gâchis généralisé et a largement démontré notre terrible difficulté à utiliser de façon saine et raisonnable l'énergie que nous produisons.

«Tout débat sur la consommation de l'énergie a une portée morale, car il implique une certaine forme d'esclavage» (p. 256), écrit Nikiforuk, qui avoue sa dette envers Ivan Illich, auteur notamment de l'ouvrage *Énergie et équité*. Si, parfois, la comparaison avec l'esclavage «classique» peut sembler un peu trop appuyée, force est d'admettre que la réflexion de l'auteur sur cette nouvelle servitude à base de pétrole ne manque pas d'intérêt. La concentration d'énergie requise pour fournir le confort matériel désiré «construit des pyramides sociales qui s'écroulent lorsque les esclaves – ou le pétrole – deviennent trop cher». Tout système énergétique dominant est, selon lui, «propulsé par sa propre force d'inertie et produit une dissonance cognitive qui amène de nombreuses personnes intelligentes et bien intentionnées à rationaliser des comportements scandaleux». Surtout, «tout système énergétique crée ses propres dépendances alarmantes et ses dynamiques imprévisibles» (p. 82).

Dans son chapitre intitulé «Pétrole et bonheur», Nikiforuk y va d'une affirmation qui révèle le fondement de la prise de conscience ici proposée: «Notre soumission débilante aux forces attractives des combustibles fossiles n'a qu'un remède: une décentralisation et une relocalisation radicales de nos dépenses en énergie, combinées à une réduction systématique du nombre d'esclaves inanimés dans nos foyers et nos lieux de travail» (p. 233). De l'avis de plusieurs chercheurs cités, il serait d'ailleurs irréaliste de croire que nous pouvons effectuer une transition vers des sources d'énergie renouvelables sans parallèlement réduire de façon dra-

conienne notre consommation d'énergie qui, à l'heure actuelle, mine notre santé, notre planète et ainsi l'avenir de l'humanité.

Dans un monde où, comme le démontre l'écologiste Charles Hall, «la société dépense de plus en plus d'énergie pour en trouver de moins en moins» (p. 218), le cas des sables bitumineux albertains se révèle un exemple désastreux non seulement de notre dépendance, mais aussi des effets néfastes que provoque sur les politiques d'un État la montée en puissance de son industrie pétrolière.

Néanmoins, souligne Nikiforuk dans son épilogue, un improbable mouvement d'émancipation communautaire a commencé à prendre forme. En son sein, des citoyens et des citoyennes «réapprennent à vivre selon leurs moyens, avec grâce» (p. 253).

Benoit Rose

L'art d'être juste L'imagination littéraire et la vie publique

MARTHA NUSSBAUM

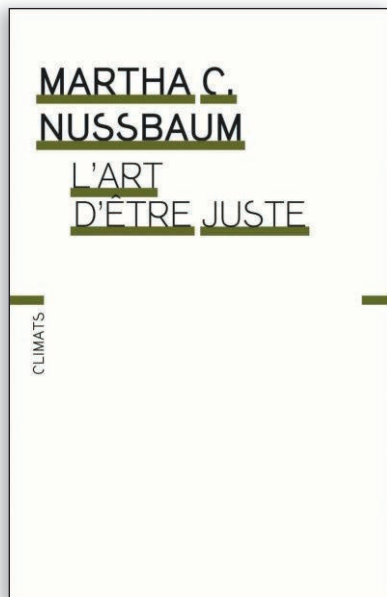
Paris, Climats, 2015, 275 p.

Dans un article du *Globe and Mail* (28 mars 2015), Louise Arbour, ancienne haut-commissaire des Nations unies aux droits de l'Homme et juge retraitée de la Cour suprême du Canada, affirmait que tout en souscrivant aux valeurs fondatrices du droit international, il lui arrivait parfois de mettre en doute leur mise en œuvre par les puissances occidentales, souvent déconnectées du reste du monde. Du même souffle, elle en appelait stratégiquement à une forme d'empathie politique afin d'arriver à mieux comprendre le point de vue d'un autre avant de se précipiter dans l'action.

Cette ex-juge apprécierait sans doute le livre de Martha Nussbaum, issu du cours «Droit et littérature» qu'elle a donné à l'École de droit de l'Université de Chicago et qui traite de l'importance des émotions et de l'imagination empathique

dans la formation des juges et des avocats. Nussbaum ne remet nullement en question l'importance des codes et des procédures techniques du droit dans la formation des magistrats, mais elle rappelle que ces derniers doivent aussi être en mesure de dépasser leur propre vision du monde en étant attentifs à la singularité des différents parcours de vie et des émotions qui leur sont sous-jacentes. Ce n'est que de cette façon qu'il leur devient possible de comprendre les motivations de quelqu'un qui leur est étranger.

La littérature est une voie privilégiée pour un tel décentrement, car les émotions suscitées par l'imagination littéraire contribuent au développement des capacités empathiques. Ce plaidoyer pour une conception élargie de la rationalité qui reconnaisse pleinement le rôle cognitif des émotions est d'ailleurs un fil conducteur de tous les écrits de la philosophe américaine. En nous mettant en contact avec la vulnérabilité de l'existence humaine, la littérature nous apprend à affiner notre regard sur l'humanité, ce qui est essentiel non seulement dans la formation des juges, mais plus largement dans celle de tous les citoyens qui doivent aussi utiliser leur jugement dans l'espace public. Une telle proposition en laissera peut-être certains perplexes. Les émotions,




au contraire, ne viennent-elles pas plutôt compromettre l'impartialité attendue d'un juge ou d'un juré? Dans le troisième chapitre, consacré aux émotions rationnelles, Nussbaum explique avec nuances et subtilité à quelles conditions et dans quelles limites les émotions peuvent être un bon guide. À l'aide de la notion de «spectateur impartial», empruntée au philosophe Adam Smith, elle explique notamment comment il est possible d'être interpellé émotionnellement par une situation sans y prendre part personnellement.

Ce livre est aussi une critique de la conception utilitariste du droit qui s'inspire de la théorie du choix rationnel de l'économiste Gary Becker. Dans cette conception imprégnée de concepts venant de l'économie et faisant fi de la complexité des rapports humains, l'être humain est considéré comme un individu calculeur mû par son seul intérêt. Nussbaum l'illustre avec le personnage du roman *Temps difficiles* de Dickens, Thomas Gradgrind, obsédé par une approche comptable de la réalité. L'auteure soutient qu'une telle conception étroite du droit est contraire à l'esprit humaniste du *Common Law*.


Assurément, ses arguments sauront réjouir les amateurs de littérature et les défenseurs des humanités. Mais dans la conjoncture actuelle où tout passe par le prisme de l'économie de marché et la course à la performance, force est de constater qu'il y a encore du chemin à parcourir avant que les facultés universitaires qui forment nos «experts» ne reconnaissent l'importance de la littérature et des humanités dans leur curriculum. Nussbaum nous rappelle que ces dernières ne devraient pas être considérées comme un «petit extra» de culture, mais bien comme une composante essentielle d'une formation humaniste digne de ce nom.

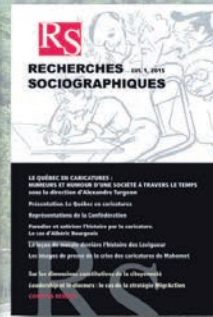
Anne-Marie Claret




RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES

Une source de références essentielles pour le Québec et le Canada français depuis 1960







Revue pluridisciplinaire d'études sur le Québec

Chaque année la revue publie 3 numéros dans lesquels sont rassemblés une centaine de comptes rendus

PAIEMENT EN LIGNE

www.soc.ulaval.ca/recherchessociographiques

Téléphone : (418) 656-3544

rechsoc@soc.ulaval.ca